



Ukrainian Drama
TRANSLATIONS

ukrdrama.ui.org.ua

Author	NATALKA VOROZHBYT
Play	Mauvaises routes
Original name / translated	Погані дороги
Translator	IRYNA DMYTRYCHYN
Language of translation	Français
Copyright of original text belongs to	natavorozhba@gmail.com
Copyright of translation belongs to	L'Espace d'un instant, agence@parlatges.org

**ukrainian
institute**



ukrdramahub
портал сучасної української драматургії

The project is implemented with the support of the International Relief Fund of the Ministry of Foreign Affairs of Germany and the Goethe Institute within the project "Theatrical windows. Work in progress" implemented by the NGO "Teatr na Zhukah" (Kharkiv).

NATALKA VOROBYT

MAUVAISES ROUTES

(Погані дороги, Київ, 2016)

Traduit de l'ukrainien par Iryna Dmytrychyn

éditions

L'ESPACE D'UN INSTANT

Œuvre traduite et publiée
à l'initiative de la Maison d'Europe et d'Orient
et avec le soutien de l'Odéon-Théâtre de l'Europe.

Tous droits réservés.
© Maison d'Europe et d'Orient, 2021-2022.

Les droits de représentation sont à demander
aux éditions Anetta Antonenko
et à la Maison d'Europe et d'Orient.

Premier tirage : mars 2022
ISBN 978-2-37572-038-7

Personnages :

LA PREMIÈRE

LA DEUXIÈME

LA TROISIÈME

LA FEMME

LE SOLDAT

LE DIRECTEUR

LE COMMANDANT

LUI

ELLE

LE MILITAIRE

LA FILLE

LA FEMME DE VASSIA

VASSIA

1.

La première fois que je me suis rendue dans le Donbass, on m'a demandé de remplir un questionnaire où je devais me décrire, indiquer tout signe particulier. Histoire qu'on puisse reconnaître mon corps s'il m'arrivait quelque chose. Mais je n'ai aucun signe particulier. Je vais donc me décrire en entier.

Je m'appelle Natacha, j'ai déjà quarante ans. J'ai un petit gabarit, ce qui fait que je semble plus jeune. J'ai aussi un nez pointu, de beaux yeux noisette, des lèvres fines, des petits seins... Quoi d'autre ? Les jambes et les bras maigres. À cause du stress et de mauvaises habitudes, je ne suis pas en très bonne forme. Je suis pâle et mon cœur s'emballe facilement. Tu m'appelleras « moinelle ».

Maintenant, je vais te décrire.

Toi, Serhiy, trente-huit ans. De taille moyenne. Même plus petit que la moyenne. Costaud, sportif, de belle stature. Tu sembles plus âgé. Tu as une voix puissante, des cheveux gris et drus. Tu as des yeux noisette. Quand je les regarde, c'est comme si j'étais prise en otage, comme si on me descendait dans une cave et que des horreurs inimaginables étaient sur le point de commencer. J'ai très envie de te regarder dans les yeux. J'ai très envie de te plaire.

Toi, tu m'as déjà plu.

Tu m'as plu, mais pas la première fois que je t'ai vu. La deuxième fois. Je t'interviewais dans un café de Kyïv, rue Chota-Roustavéli. L'hiver était doux. J'ai débarqué en manteau rouge. Toi, en uniforme. J'ai dit: «Que vous êtes beau.» Les muscles de ton visage ont à peine bougé, mais j'ai compris que le compliment t'avait fait plaisir. Tu es un héros. Tu parles de la guerre, de l'aéroport de Donetsk, l'objet de mon enquête. Tu dessines sur une serviette l'ancien et le nouveau terminal, les positions ennemies, tu énumères les armes et les équipements. Je ne comprends presque rien, mais fais semblant. Tu es inaccessible et détaché, mais tu es touché par mon intérêt pour la guerre. C'est l'unique chemin qui mène vers toi. Tu dessines l'unique chemin de l'aéroport vers les lignes arrière. On l'appelait la Route de la vie. Tes mains sont endurcies.

«Regardez, Natalia, la brigade d'intervention est partie pour la rotation par ce chemin. Les Grads¹ sont de ce côté, ici, les obusiers, là, les BTR², l'artillerie pilonnait ici, là, c'est notre char qui a brûlé. Ce jour nous avons eu un 200 et deux 300³. Quatre sépars⁴ ont sauté sur les mines.»

Tu racontes, et moi je regarde tes lèvres.

Et puis je vais au cinéma regarder un film documentaire sur la guerre. Tu viens tout juste de m'en parler. Et maintenant, je regarde un film sur la guerre à laquelle tu prends part. Des explosions retentissent tout autour de toi. Tu es armé et ça fait un moment que tu ne t'es pas lavé. Un combattant meurt sous nos yeux, un tout jeune. Puis un blessé, et encore un autre cadavre. Et toi qui cries et qui donnes des ordres. Ma tête refuse de comprendre que ces explosions, ces tirs et ces morts ne sont pas du cinéma, que les traces sur ton visage ne

1. Camion soviétique lance-roquettes multiple. *(Les notes sont de la traductrice et de l'éditeur.)*

2. BTR: véhicule blindé de transport de troupes.

3. Dans le jargon militaire hérité de l'époque soviétique, un 200 signifie un tué et un 300 un blessé.

4. Diminutif péjoratif de «séparatiste».

sont pas du maquillage. Que tu n'es pas un personnage de fiction à la Brad Pitt. Et que tu as déjà tué quelqu'un pour de vrai.

Je tente de prier dans une des églises du monastère Vydoubytsky, devant l'icône de la Vierge. Je ne sais pas du tout comment faire. Mes yeux déversent des torrents de larmes. Je prie pour ma fille, pour maman, je prie pour la paix en Ukraine et j'allume un cierge pour tous ceux qui ont été tués à la guerre. Mais ce n'est pas pour ça que je pleure, soyons honnêtes. Je pleure pour toi, je veux ton amour. Mais j'ai honte de demander, de déranger le Tout-Puissant pour ça.

Mais Marie a tout compris et s'en est chargée. Elle a probablement dit: «Cette femme veut souffrir, aide-la.» Après cela, tu m'as appelée: «Viens avec moi. Je te montrerai le front. Tu veux?» Qui ne veut pas aller au front?! Tout le monde veut aller au front. Je l'ai décidé avant même d'y réfléchir. Je n'ai pas pris de thermos ni du poulet, je n'ai rien pris de ce que prennent les femmes lorsqu'elles partent loin avec leurs hommes. C'est pourquoi nous mangeons d'horribles hot-dogs dans des stations-service et buvons du café aux relents de vomi. Tu n'écoutes pas de musique dans ton véhicule sans plaques minéralogiques, tu fumes et tu te tais la plupart du temps. Toi et moi, nous sommes de parfaits étrangers. Des espèces différentes d'animaux. D'où vient alors cet état de quiétude et d'apaisement? D'où vient le bonheur?

Tu me racontes les histoires de l'aéroport de Donetsk, l'objet de mon enquête.

«Les sépars ont décidé de faire un cadeau d'anniversaire à Poutine : prendre l'aéroport. Pour ça, ils ont eu recours à la Bouratino, une vraie arme de destruction massive. Elle détruit tout sur un rayon de trois kilomètres. Notre commandement n'a pas franchement confirmé cette information, mais ne l'a pas démentie non plus. Ce qui nous a convaincus, c'est que les sépars ont commencé à éloigner les équipements et les gens de l'aéroport. En quelques heures à

peine, l'aéroport, pilonné et assiégé depuis trois mois, était libre. Un silence étrange s'est installé. Tant attendu, mais effrayant, je te dis pas. Le premier instant calme de l'aéroport. Toute la nuit on se préparait à la fin. J'ai appelé ma fille, je l'ai aidée avec ses devoirs. Puis je me suis longuement lavé avec des serviettes humides. Ça fait longtemps qu'on n'avait pas d'eau. On n'avait pas envie de dormir et quelqu'un a proposé de chercher la cave. Nous l'avons longuement cherchée, en vain. Elle ne nous aurait pas sauvés de la Bouratino, quoi qu'il en soit. Cela nous a rassurés un peu. Quand l'aube s'est levée, des chars se sont avancés depuis les positions ennemies, et l'assaut a commencé. Vous ne pouvez pas imaginer notre joie. Cela signifiait qu'il n'y aurait pas de Bouratino.»

Nous nous enfonçons et nous approchons de plus en plus du Donbass. Nous passons devant les malheureuses maisonnettes mal en point, les routes défoncées et je me dis : «Que de misère.» Et tu dis : «Que de misère.» Nous continuons. Nous dépassons une pinède. Je me dis qu'il n'y a rien de plus merveilleux qu'une forêt de pins. Tu dis : «Il n'y a rien de plus merveilleux qu'une forêt de pins.» Nous continuons notre chemin.

Nous arrivons à Kirovohrad. Je ne suis jamais allée à Kirovohrad. On ne va jamais dans ce genre de ville de son propre gré. Nous arrivons à l'unité militaire, tu m'organises une interview avec un chef militaire célèbre. Quatre heures durant, il me raconte beaucoup d'histoires drôles et presque rien au sujet de l'aéroport de Donetsk, l'objet de mon enquête. Il raconte des histoires, montre des photos. Il a probablement oublié qu'on ne doit pas montrer aux civils des corps déchiquetés par des obus.

«Un jour, on a tué trois sépars et on ne savait pas où les mettre... On a décidé de les fourrer dans un congélateur. Il y en avait plein à l'aéroport. Dans les cafés, les restaurants. On pensait les échanger contre nos 200. De toute façon personne ne les cherchait. Et, comme ça, ils étaient couchés, bien serrés. Lorsque les nouveaux gars arrivaient, pour une rotation, ils utilisaient souvent ce congélateur

comme une table. Alors, on faisait une blague : lorsqu'ils mangeaient, quelqu'un ouvrait brusquement le congélateur. »

« Un jour, un capitaine a disparu. On n'arrivait pas à le trouver. Je venais juste d'arriver. On se préparait pour une mission et soudain, dans le silence total, un téléphone a sonné. Tout le monde a vérifié le sien, cela ne venait pas de chez nous. C'était une mélodie enfantine, qui n'arrêtait pas de sonner dans un terminal en ruines, et on n'arrivait pas à savoir d'où cela venait. On s'est mis à chercher et on a trouvé le corps sous les décombres. On aurait dit qu'il était caché. C'était ce capitaine. C'est sa mère qui l'appelait. C'était probablement un tir ami... Le tir ami, c'est lorsqu'on tue dans son camp, par erreur. »

Nous passons la nuit dans un hôtel au nom le plus improbable : *Hôtel du palais*. Une chambre à deux lits. Tu te couches sur celui de droite, en installant amoureusement ton automatique et ton pistolet sous l'oreiller. Tu soupîres et tu t'endors. Trop vite pour que je puisse te soupçonner de quoi que ce soit. Tu ronfles. Je suis sur les charbons ardents toute la nuit. Non pas à cause des photos du commandant, qui a oublié qu'il vaut mieux ne pas montrer aux civils les corps des hommes déchiquetés. Et pas non plus à cause de tes ronflements. Je suis sur les charbons ardents pour une seule raison. J'ai envie de toi.

J'imagine comment cela aurait pu être. Comment tu te lèves, t'approches de moi. Ou bien comment tu tends la main dans l'obscurité. Ou bien, non, tu ordonnes fermement : « Viens ici. » Et je me dirige vers ta couche sombre. Mais non. Tu n'appelles pas. Tu es couché dans le lit voisin, animal, cerné d'armes, et tu ronfles.

« J'ai été blessé, il fallait donc quitter l'aéroport avec les gars, qui partaient pour une rotation, à Pisky. Au dernier moment, on a jeté dans le véhicule un sac avec des chatons. La chatte a été tuée dans les tirs, on a eu pitié des chatons et on a décidé de les emmener. On a juste oublié de prévenir le chauffeur. Nous roulons donc, on tombe dans une embuscade, on nous tire dessus, quelques obus touchent le véhicule, il cale, démarre on ne sait comment, le sac

avec les chatons s'ouvre et les chatons volent dans tous les sens. Le chauffeur ne comprend rien, comment la voiture continue à rouler, c'est quoi ce putain de mystère. Il se dit qu'il délire, qu'on a tous été tués et qu'on est en enfer. Je ne peux rien lui expliquer, je perds connaissance. Lorsque je reviens à moi, je comprends que je suis dans un hôpital de campagne. Où sont les gars ? Qu'est-ce qu'il est arrivé au véhicule avec les chatons ? Aucune putain d'idée. On me demande mon âge, mes antécédents, je réponds automatiquement. Soudain j'entends l'infirmière dire au chirurgien : « Il convient. » Ils s'apprêtent à m'anesthésier et à m'opérer. Je me rappelle les histoires sur des blessés à qui on prélève des organes pendant les opérations. Je trouve dans ma poche une grenade, je la dégoupille. « Vous allez m'opérer sans anesthésie, enfoirés. Et si je perds connaissance, on va sauter tous ensemble. » Ils m'opèrent sans anesthésie, un des médecins perd connaissance, je ne lâche pas la saloperie de grenade... L'opération a été un succès. »

L'amour est venu à moi de manière si étrange. Avec son étonnante escorte.

La route. Les stations-service vides. Les premiers blok-posts⁵. Les premiers militaires. Les premiers blindés qui roulent en sens inverse. La première nuit sur la base militaire. J'ai un dictaphone et un cœur qui tente de s'échapper. Les officiers ont des brochettes de viande, du cognac et aucune envie de se battre. Toi, tu as une guitare et une envie.

Lorsque tu prends ta guitare, j'oublie que mon ex était un mélomane raffiné et qu'il méprisait les chants à la guitare autour d'une table. Nous te regardons avec admiration et ajoutons nos voix incertaines. L'un des officiers filme et met la vidéo sur Facebook. Cent, deux cents, mille likes. Cette dernière année, nos femmes ont perdu la tête devant les militaires. Une de mes amies s'est même fait tatouer « Za VDV⁶ ». Je suis sur le point de faire de même.

5. Équivalent de check-point.

6. VDV, acronyme russe désignant les troupes aéroportées.

L'officier qui t'a filmé aime beaucoup les réseaux sociaux. Un jour il a posté un message bien couillu à l'ennemi depuis l'aéroport assiégé. Maintenant, il a cinquante mille followers, et les femmes lui écrivent «Héros!» et «Je veux un enfant de toi».

Je dors dans la caserne des officiers, où aucun pied de femme ne s'est jamais posé. Je dors dans un sac de couchage sur un lit pliant. Tu ronfles sur le lit voisin. Tu ne t'en rends probablement pas compte, en raison de la contusion qui t'a rendu sourd de l'oreille gauche. En fait, les vingt officiers ronflent tous sans exception, mais nous avons bien bu, et je parviens presque à dormir.

Ce bâtiment n'a pas de chauffage, pas de douche, pas de toilettes. Les toilettes sont à trois cents mètres à l'extérieur, au-delà d'une mer de boue. Mais en revanche il y a un écran plasma offert par les volontaires. Presque vingt-quatre heures sur vingt-quatre, l'écran plat diffuse des éphèbes et des beautés glamours. Des showmen bigarrés et des grandes gueules qui se moquent de la politique.

Je me réveille et je vois le dos des militaires. Et le tien. Vous vous tenez face à l'écran, les tasses de café fumant dans vos mains. Je peux m'habiller doucement derrière vos dos et même me laver le visage avec des serviettes humides.

Autrefois, je me disputais souvent avec mon ex-mari et, pour ne pas le haïr définitivement, j'imaginai qu'il partait à la guerre. J'imaginai son pauvre dos d'intello, avec le barda militaire par-dessus. Je l'imaginai disparaître au loin, comme dans une scène de vieux film soviétique. Je regardais son dos qui s'éloignait, je pleurais et je pardonnais tout.

Ces dos devant l'écran plasma étaient complètement différents. Forts, droits. Mais j'ai de nouveau envie de pleurer et de tout pardonner.

Ton dos est droit.

On dirait qu'on t'a planté en terre comme un pieu. Un pieu droit et solide, incompatible avec la vie. Et puis tu ressembles à un arbre

calciné du désert. Lorsque je te regarde avec tout l'amour dont est capable ma vile âme d'écrivain, et que tu ressens ce regard, tu sembles t'emplir d'humidité, tes traits se détendent. C'est un effet de courte durée, mais il me permet de saisir le degré de ta solitude et de ton ensauvagement.

Sur la route de Marioupol, nous n'arrivons pas à trouver un endroit pour manger. Le crépuscule tombe, les localités se raréfient. Tu veux que je mange. En fin de compte, dans une bourgade maussade, trois jeunes filles nous servent, probablement des lycéennes. Le café, ou, pour être précise, un bouge de bord de route, est mal éclairé, mais leurs jeunes et beaux visages brillent dans l'obscurité. Elles font penser à des oisillons apeurés. Qui vous a effrayées ?

« Un jour, nous nous sommes disputées avec maman dans le couloir. Elle a une mauvaise habitude de se déchausser non pas près de la porte, mais de traverser tout le couloir et de faire ça devant le salon. Laisser de la boue partout et se déchausser devant le salon. Nous nous sommes terriblement disputées. Nous nous sommes hurlé dessus. Et quelques minutes après, une explosion a retenti. C'était la première explosion dans notre ville. Elle était très forte. Nous avons immédiatement oublié notre dispute. Maman s'est jetée sur moi en criant : "Ma fille ! Ma fille !" Nous nous sommes blotties dans l'embrasure de la porte, comme on nous a appris à faire en cas de bombardement. Maman était hystérique, elle pleurait en répétant sans discontinuer : "Ma fille !" Je n'oublierai jamais ce "ma fille", qu'elle n'utilisait jamais pour me parler... »

« Lorsque j'étais petite, dans notre cour il y avait surtout des garçons et seulement deux filles. Nous aimions jouer au "mariage". Ce jeu a été inventé par Kostia, qui était plus âgé que nous. J'ai toujours été la fiancée. Et Kostia – le témoin. Je mettais un bout de tulle sur la tête. Les parents installaient dans la cour une table, apportaient les verres. Sacha, mon fiancé, était en charge du repas. Il aimait beaucoup manger et, probablement pour ça, se mariait avec plaisir. Il humidifiait le pain avec de l'eau, puis le saupoudrait de sucre.

Un jour, je n'ai pas trouvé le morceau de tulle. Alors, j'ai pris les ciseaux et j'ai coupé un morceau dans les rideaux tout neufs du salon. Maman ne m'a pas grondée. Elle a gardé ce morceau de rideau, il est toujours dans une armoire. Alors que Kostia, le témoin, a été tué l'été dernier, touché par un obus. Je pense souvent à nos mariages. »

« Lorsque nous étions dans la cave, à nos côtés il y avait une famille avec une petite fille... Elle semblait avoir trois ans. Les explosions se produisaient sans discontinuer. Les parents lui ont dit que c'était un feu d'artifice. Et chaque explosion était accompagnée de "Hourra !" de la fillette. »

Les filles ont apporté les steaks, les pommes de terre et la salade. Tu as mangé une double portion. Tu aimes la viande et les pommes de terre. La nourriture au front est horrible. À la base, près de la mer, où nous sommes allés un jour, j'ai failli vomir à cause des macaroni à la viande. Alors, nous sommes allés manger du thon en boîte avec du pain à la plage. Je ne sais pas combien de jours nous avons passés ensemble, combien de nuits nous avons dormi côte à côte à la distance d'un bras tendu dans les casernes communes. Peut-être que tu avais une idée en tête ce jour-là, lorsque tu as pris le vin et les conserves en bord de mer.

Dans notre pays, depuis l'annexion de la Crimée, il reste bien peu de mer. Celle d'Azov est une mer humble pour les pauvres. Il y avait un sanatorium. Maintenant, c'est une base pour les volontaires. Les plages désertes. Les pins le long de la côte. Il n'y a rien de plus beau que les pins.

De l'autre côté retentissent des explosions et de magnifiques chapeaux gris de fumée se lèvent, telles des fontaines, à l'horizon. Là-bas, c'est le village Chyrokine et la ligne du front. Là-bas, les hommes se tapent sur la gueule avec des lance-roquettes. Le soleil de mars est si éclatant.

Tu m'embrasses pour la première fois. C'est toi qui décides où et comment le faire. Je ne décide de rien. Mes jambes fléchissent. Je ne

tiens plus debout. Je pense à ce putain d'instant : la voilà cette image de film d'amour que j'ai vue et revue, dont j'ai tant entendu parler, que j'ai vécue pour les autres, mais pas pour moi. Bonjour, l'amour. C'est en ton honneur qu'explorent les obus de l'autre côté. En ton honneur que quelqu'un s'est fait arracher une jambe.

Comme c'est vulgaire de parler d'amour en temps de guerre, du premier baiser sur fond de tirs. C'est trop beau, au-delà de l'insupportable. Je sens comme vous m'enviez en ce moment, et fulminez en même temps. Vous voulez que je vous raconte notre coït ?

Je n'imagine pas comment tu réagirais si tu apprenais que je parle de nous à un public repu. Tu me tuerais de ton arme de service ? Non, bien sûr que non. Mais je sais avec certitude que tu serais fâché et que tu romprais sur-le-champ. Mais nous n'avons aucun avenir, de toute manière. Je ferme les yeux et je ne nous vois aucun avenir.

Mon style de vie te rend fou, ainsi que ma tolérance. Moi, je suis effrayée par ta radicalité. Tu es si jaloux que tu ne l'avoues à personne. Je suis attendue à Kyïv par un jeune végétarien. Et, quelque part à Rivne, tu es attendu par une autre femme avec de gros obus. Elle est plus jeune que moi, elle a de faux ongles et elle sait préparer la viande de porc.

Je vais sur sa page Facebook. Mon Dieu qu'elle est conne ! Elle ne poste que des recettes de gâteaux et des plans de régime. Littéralement, une recette de gâteau et, le post suivant : « Comment perdre rapidement huit kilos ». Elle poste aussi des citations de chanteurs célèbres : « Qu'importe que tu aies raison, si ta femme pleure ? » ; « Femme bien aimée n'a pas de rivale. » Et puis, la meilleure : « Si une femme pouvait devenir un homme, et regarder avec ses yeux, elle aimerait sa moindre fêlure. » Une idiote, mon Dieu qu'elle est conne !

J'imagine que tu as été blessé. J'arrive à l'hôpital et elle est déjà là. Et peut-être quelqu'un d'autre. Comment allons-nous te partager ?

Te soigner par morceau ? Si on te tuait, nous serions tous soulagés. La conne sera la plus officielle : elle pleurera près du cercueil. Les autres vont s'observer en jugeant la beauté et la détresse manifestée. Oh, celle-là pleure beaucoup, ils ont dû coucher deux fois. Et celle-là qui se tient endeuillée fièrement sur le côté est probablement la première épouse.

Lorsque mon père est mort, il y a eu cinq ou six femmes qui se comportaient comme des veuves. En foulards noirs, elles se pressaient autour du cercueil. Elles prenaient la parole à tour de rôle et disaient à quel point il les aimait et était aimé en retour. Après la crémation, l'une d'elles, la plus jeune, s'est approchée de moi : « Tolik me devait trois cents dollars. »

Mon père n'était pas un héros. Bon, autrefois, il fut un amant héroïque, mais, avant sa mort, il était invalide à la suite de trois AVC. Et cinq femmes se battaient près de son cercueil. Si on te tuait, je n'ose même pas imaginer. Dans la fleur de l'âge, un héros de la guerre, leader, patriote...

Et lorsque viendra mon tour, qu'est-ce que je dirai ?

« Chers frères, chère famille, chères femmes... Il n'a pas réussi à bander la première nuit. Oui-oui, lorsque après une semaine de pérégrinations au front, de nuits dans les casernes, de baisers près de la mer, nous nous sommes retrouvés dans un hôtel avec un lit propre et de l'eau chaude... Lorsque tu as enlevé ton arme, ton uniforme, tes dessous, lorsque tu t'es débarrassé de la guerre, tu n'as pas bandé. Pas le moindre frémissement. Et j'ai eu peur de nouveau. Tu ronflais de nouveau et, de nouveau, je ne dormais pas... Je me disais, et voilà, je me suis fait avoir. Quel amour, quelle réalité. Je me disais que j'étais prête à porter cet amour, même si tu ne bandais jamais. Je vais juste te sentir. Je ne savais même pas que les hommes pouvaient sentir comme ça. Je me demande si tu sens comme ça pour tout le monde ou juste pour moi. » Voilà ce que je leur dirai. Ou il ne faut pas ? Je peux, dis ? Parce que les autres vont dire que tu as bandé.

Qu'elles ont eu un sexe fantastique. De la sorte, je serai différente au moins dans quelque chose... Tu veux pas? Trop tard, je l'ai déjà dit, excuse-moi. Ne tire pas, calme-toi. Ici, personne ne te connaît. Je ne viendrai pas à ton enterrement. Il y aura assez de gens comme ça.

Tu n'es pas encore mort? Pardon. Tu m'as raconté pourquoi les cosaques avaient autant de chansons sur la mort: ils répétaient de leur vivant pour ne pas avoir peur. Nous aussi, on répète.

Et si on te met en prison, lorsqu'on mettra les volontaires derrière les barreaux? Comment allons-nous t'attendre? Comment on va faire avec les parloirs? À tour de rôle? Je vais me faire éjecter, c'est sûr. Je ne sais pas me battre pour mon bonheur.

Mais le pire des scénarios, c'est que tu rentres tout bêtement à Rivne et que tu sois heureux avec ses ongles et ses obus. Grand Dieu, longue et heureuse vie! Marie, tu n'as pas un autre épilogue à nous offrir?

Tu retires de ton cou et accroches au mien ton trident, le symbole de l'Indépendance. Tu as traversé la guerre avec. Le fil en cuir a pris la saleté et la sueur de ton corps, parce qu'à l'aéroport on ne se lavait pas pendant des semaines. À chaque fois que je vais me laver, je vais le toucher et penser à toi.

Ensuite le fil va se casser et je porterai le trident sur une chaîne. Et puis je le perdrai. Mais, à ce moment, tu l'enlèves et tu me l'accroches comme une médaille. Je sens l'importance de cet instant. Je demande: «Comment puis-je te remercier?» Tu me poses devant le miroir dans le couloir de la chambre d'hôtel et tu ouvres ta braguette. Une décoration, ça se mérite. Je suis en train de la mériter, et toi, tu regardes dans le miroir.

«Les gens font de drôles de choses», diras-tu après l'amour. Ça doit être vraiment drôle. Se tenir dans le couloir à genoux devant un homme qui pense à la mission d'un patriote ukrainien. Sa mission est de servir le peuple d'Ukraine, de préserver son intégrité et

l'indépendance de l'État ukrainien. Ne pas entrer dans la politique, mais obliger les politiques à servir la cause de l'unité de l'Ukraine. On peut attraper le patriotisme en faisant une pipe, vous ne le saviez pas ?

Tu m'emmènes à la maison. Aussi bien toi que moi, nous savons ce qui nous attend : une séparation lente et terrible, entre toi et moi, moi et toi, de nous qui ne sommes devenus un qu'un court instant. Et pas un putain de patriote ne donnera sa vie pour notre unité.

Sur le chemin de retour, Lyoubov Andriïvna de la station essence nous offre les cornichons salés. Elle les a ramassés l'été dernier pendant les bombardements. Elle et son mari sont restés une semaine dans la cave, et, entre les tirs, ils se précipitaient dans le potager ramasser les cornichons, pour éviter qu'ils ne mûrissent trop. Super, les cornichons, vraiment super ! Dommage que je ne boive pas de vodka, j'en aurais bien pris, de la vodka.

2.

Une petite ville dans l'est de l'Ukraine. Un kiosque-supérette près de la route. Un banc à une vingtaine de mètres. Des buissons, un bosquet le long de la route. Quelques immeubles décrépits derrière. Des adolescentes assises sur le banc. Elles sont trois. Elles grignotent des graines de tournesol. Près de la supérette errent des chiens abandonnés.

LA PREMIÈRE — Adam m'a offert un rouge à lèvres.

LA DEUXIÈME — Et moi, Bison m'a donné un shampoing et un après-shampoing. Touchez mes cheveux.

Tout le monde touche ses cheveux.

LA PREMIÈRE — Super soyeux. (*À la troisième.*) Et toi, la gosse, t'as quoi ?

NOTE

Natalka Vorobjyt est née à Kyïv en 1975. Diplômée de l'Institut de littérature Maxime-Gorki à Moscou, elle a également participé au programme international des écrivains de l'université de l'Iowa.

Elle a écrit une vingtaine de pièces de théâtre, dont *Mauvaises Routes*, *Le Magasin de céréales*, et *Maïdan* (verbatim), qui ont été mis en scène en Ukraine, ainsi qu'aux États-Unis, en Grande-Bretagne, en Lettonie, en Pologne et en Russie.

Présente sur le Maïdan, elle a ensuite fondé le Théâtre des Déplacés, dédié aux réfugiés du Donbass, avec le metteur en scène allemand Georg Zheno, et collaboré également avec la Royal Shakespeare Company.

Depuis 2017 elle a signé plusieurs scénarios, dont ceux de *Cyborgs* (sur la bataille de l'aéroport de Donetsk), de *Terres sauvages* (d'après le roman de Serhiy Jadan), ainsi que de la série télévisée *Attraper le Kaïdach*, qui a connu un certain succès mais qu'elle n'a pas souhaité prolonger.

En 2020, elle a réalisé son premier long métrage, adapté de sa pièce *Mauvaises Routes*, qui a reçu plusieurs récompenses, dont le prix du club du film de Vérone lors de la Mostra de Venise et le prix

du meilleur scénario aux Dzyga d'or, le festival national du film ukrainien. La production est en lice pour les prochains Oscars.

Mauvaises Routes a été créé pour la première fois au Royal Court de Londres en 2017, dans la traduction de Sasha Dugdale et la mise en scène de Vicky Featherstone. La première ukrainienne a eu lieu en 2018 à la Scène #6 à Kyïv, dans la mise en scène de Tamara Trunova.

Un premier extrait de la version française a été lu par Sandrine Barciet au Théâtre des 13 Vents – CDN de Montpellier, le 8 mars 2022. Une première lecture intégrale sous la direction de Lucie Berelowitsch est prévue à l'Odéon-Théâtre de l'Europe le 21 mars 2022.

Dans les recoins les plus reculés de l'Ukraine, une guerre fait rage. Une journaliste fait un voyage d'études sur la ligne de front. Des adolescentes attendent les soldats sur un banc. Une femme médecin pleure son amant tué en opération.

Six fragments à propos des relations tendues et complexes entre les hommes et les femmes qui ont été jetés ensemble sur les routes défoncées du Donbass.

Historienne de formation, Iryna Dmytrychyn dirige la section des études ukrainiennes à l'Inalco. Responsable de nombreuses publications dont *Marko Vovtchok, une George Sand ukrainienne* (Cahiers Ivan Tourgueniev, 2013), *Taras Chevtchenko* (Slovo, 2015), *La grande famine en Ukraine : connaissance et reconnaissance* (2016), etc., elle a également traduit de nombreux auteurs ukrainiens, parmi lesquels Androukhovytch, Jadan, Zaboujko et Matios. Elle codirige la collection « Présence ukrainienne » aux éditions l'Harmattan, où elle a publié notamment les *Récits* d'Oleg Sentsov. Son dernier ouvrage est consacré au voyage d'Édouard Herriot en 1933 en Ukraine ravagée par la famine.

Les éditions l'Espace d'un instant
sont une initiative de la Maison d'Europe et d'Orient,
association reconnue d'intérêt général.

Siège social : 100, rue de Charenton, F-75012 Paris
Production : Théâtre dans la Forêt, F-34520 Parlatges
Tél. : + 33 9 75 47 27 23
Mèl : agence@parlatges.org
Site <http://parlatges.org>

Président : Guillaume Morel.
Production : Dominique Dolmieu, Mélanie Kessels,
Olivier Lannuzel et Hélène Meurice.

Les éditions l'Espace d'un instant sont diffusées par Théâdiff.

La Maison d'Europe et d'Orient est principalement financée par la Ville de Paris
et le ministère de la Culture de la République française.

Avec nos remerciements à Lucie Berelowitsch et Stéphane Braunschweig.

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

DOMAINE UKRAINIEN

Hymne de la jeunesse révolutionnaire (Kharkiv, 2006), de Serhiy Jadan, traduit de l'ukrainien par Iryna Dmytrychyn (2020).

Au début et à la fin des temps (Lviv-Berlin, 2013), de Pavlo Arie, traduit de l'ukrainien par Aleksy Nortyl et Iulia Nosar, préface de Bruno Boussagol (2020).

De Tchernobyl à la Crimée. Panorama des écritures théâtrales contemporaines d'Ukraine, sous la direction de Dominique Dolmieu et Neda Nejdana (2019).

Maïdan Inferno (Paris-Kyïv, 2014), de Neda Nejdana, traduit de l'ukrainien par Estelle Delavennat, avec la collaboration de Christophe Feutrier et Tatiana Sirotchouk, préface de Michel Corvin (2016).

DERNIÈRES PARUTIONS

Carrousel pour les Tsiganes (Cologne, 1999), de Jovan Nikolić et Ruždija Russo Sejdović, traduit du rromani et préfacé par Marcel Courthiades (2022).

La Valise vide (Kaboul, 2014-2020), de Kaveh Ayreek, traduit du dari (Afghanistan) et préfacé par Guilda Chahverdi (2022).

Les Voisins (Minsk-Moscou, 2020-2021), de Sergueï Guindilis, traduit du russe par Boris Czerny, préface de Benoît Viktine (2022).

À PARAÎTRE

L'Invasion (Polski Trambesh, 1983), de Hristo Boytchev, traduit du bulgare par Roumiana Stantcheva, préface de Jordan Plevneš.

Peau d'orange (Belgrade, 2005), de Maja Pelević, traduit du serbe par Marie Karaš-Delcourt, préface de Svetislav Jovanov.

La Cour des miracles (Athènes, 1957), de Iàkovos Kambanèllis, traduit du grec par Gilles Decorvet.